



LES INITIATEURS DE LA THÉOLOGIE MODERNE

Si toute certitude est expérimentale, et si la pensée n'est que le prolongement de la vie, le problème des rapports de divergence ou d'identité que soutiennent ensemble la philosophie profane et la philosophie chrétienne ou théologie, se trouve intimement lié au problème de la vie chrétienne elle-même. Telle est la vie, telle sera l'expérience ; telle est l'expérience, telle sera la certitude ; telle est la certitude, telle sera la pensée. Une logique irrésistible conduit de l'une à l'autre.

G. F.

*Introduction*¹

L'homme étant ce qu'il est : une créature libre engagée dans un double rapport, celui qu'il soutient avec Dieu et celui qu'il soutient avec l'univers, la *vérité humaine* est une vérité de *relation* ; et si l'on juge avec nous, et avec l'Évangile, que l'homme est avant tout

1. Premières leçons d'un cours d'*Histoire de la théologie moderne*, professé à l'Université de Genève. — Le texte n'en a pu être reconstitué, d'après les notes de l'auteur, que d'une manière approximative.



un être moral, la vérité humaine sera avant, tout une vérité de relation *morale*. En d'autres termes, la vérité pour l'homme résidera essentiellement dans un rapport pratique de sa volonté avec la volonté divine et avec la volonté de ses semblables — et dans la *vérité* de ce rapport, c'est-à-dire dans la pratique d'un rapport *conforme à la nature des choses* (conforme à ce que Dieu est pour l'homme, à ce que l'homme est pour Dieu, et à ce que l'homme est pour l'homme, par le fait de la constitution morale de chacun de ces trois termes)¹.

Ainsi définie, la vérité humaine et particulièrement la vérité religieuse peut être saisie sous l'angle du *subjectivisme* et sous l'angle de l'*objectivisme*. Quel est l'*objet* de la volonté humaine ? Où est-il ? Comment se comporte-t-il ? Quelle est son action, sa nature, son mode ? Quels sont ses droits ? — Et inversement : quel est le *sujet* du rapport avec l'objet ? Où est-il ? Comment se comporte-t-il vis-à-vis de la volonté divine ? Quels sont ses droits et ses limites, sa nature et son mode ? — On pourrait reconstruire toute l'histoire religieuse de l'humanité (c'est-à-dire toute l'histoire de la recherche de la vérité humaine) au point de vue des deux tendances antithétiques qui s'y font jour : la *tendance subjective*, qui accentue l'importance et la valeur du sujet ; et la *tendance objective*, qui accentue l'importance

1. La *vérité scientifique* n'échappe pas à cette définition, mais elle s'établit dans un autre domaine. C'est la connaissance intellectuelle du vrai rapport des choses entre elles et avec l'homme. Le rapport est impersonnel et nécessaire ; on n'y peut rien changer ; il s'agit seulement d'en prendre connaissance. Mais par cela même, la vérité scientifique ne saurait être la vérité humaine, celle dont parle Jésus quand il dit qu'il faut « faire la vérité » et que ceux qui « font la vérité » viennent à la lumière.



et la valeur de l'objet¹. Et l'on verrait qu'au fond, toute l'histoire se ramène à la lutte entre ces deux tendances, à leur antithèse et à leur triomphe alternatif.

C'est par ce côté-là que nous aborderons la matière. Il nous fera parvenir au centre des questions débattues et nous permettra de les examiner dans leur vrai jour. Notre étude y trouvera tout ensemble un principe d'unité et un critère : un principe d'unité, puisque nous dégagerons dans toute théologie la tendance (objective ou subjective) à laquelle elle appartient ; — un critère, car nous apprécierons toute théologie par la synthèse et la valeur de la synthèse qu'elle aura su opérer entre le sujet et l'objet.

*

Si nous remontons jusqu'au XVI^e siècle, c'est-à-dire jusqu'aux origines historiques et religieuses de la théologie moderne, la *Réforme*, dans son opposition au catholicisme, se caractérise immédiatement comme une réaction du *subjectivisme* religieux.

Sans doute la réaction n'était pas absolue, autrement elle aurait cessé d'être religieuse et se serait perdue dans le vide. Elle ne se bornait pas (comme plus tard la Révolution française) à revendiquer les *droits* de la conscience. Elle affirmait un *devoir*, elle faisait dépendre les droits de la conscience du devoir de la conscience. Elle saisissait donc un objet ; elle était objective elle aussi. Et je n'ai qu'à rappeler que la doctrine du serf arbitre, de la prédestination divine

1. L'individualisme et le collectivisme ne sont que d'autres noms donnés aux mêmes choses.



absolue a été celle de toute la Réforme, pour montrer à quel point l'affirmation de l'objet était chez elle puissante et même écrasante. Mais il y avait subjectivisme en ceci : qu'elle faisait directement appel aux énergies individuelles de la personne humaine. Entre l'autorité d'une Église séculaire et dominante, et celle de Dieu dans l'Évangile et dans la conscience, il fallait choisir, il fallait se décider par un effort suprême de la volonté individuelle. Ce subjectivisme était la condition indispensable de la Réforme. Elle lui doit la vie, elle lui doit les grands caractères et les grandes personnalités qui l'ont illustrée alors ; elle lui doit aussi les mouvements anarchiques et révolutionnaires qui l'ont accompagnée¹ et dont la seule présence, les excès et le fait qu'ils se réclament de la Réforme et s'y rattachent intimement, montrent à quel point celle-ci était fondée sur une réaction du subjectivisme. La Réforme était le passage d'une fausse *ecclésiologie* à une *théologie* spirituelle qui réclamait tout l'effort que pouvait fournir une volonté d'homme, donc un subjectivisme dont nous retrouvons aussitôt les manifestations dans la liberté (relative) et la diversité des doctrines religieuses qui apparurent à cette époque.

*

La *scolastique protestante* du XVII^e et de la première moitié du XVIII^e siècle, prise en gros, est à cet égard la négation directe du mouvement réformateur. C'est un retour de la tendance *objective*, un triomphe du faux objectivisme (celui de la croyance) sur le vrai subjectivisme (celui de la foi). Il s'explique de bien des manières.

1. Anabaptisme, fanatisme, Carlstadt, etc.

◇

D'abord par fatigue et lassitude : plus l'effort a été intense, plus l'épuisement est prompt à venir. Puis par réaction légitime contre le subjectivisme outré dont les querelles et les dissensions menaçaient la vie de l'Église et l'avenir de la Réforme. Enfin, par la proximité même du catholicisme et de l'éducation catholique avec lesquels on avait rompu, sans doute, mais dont l'influence et l'hérédité séculaire ne pouvaient être abolies par une simple révolution.

Ne soyons d'ailleurs pas injustes. Il était légitime de constituer un système théologique protestant. Après une période aussi agitée que celle de la Réformation, aussi pleine qu'elle le fut d'affirmations religieuses isolées et fragmentaires, il était naturel que l'on tendît à classer ces affirmations, à les unifier, à les grouper. L'héritage du XVI^e siècle ne pouvait être retenu qu'à cette condition et par ce moyen. Ce qui est fâcheux, ce n'est pas la chose en elle-même, mais le mode par lequel on a prétendu l'établir. Ce mode fut le mode intellectuel, dogmatique et formaliste ; le même identiquement qui avait fondé autrefois l'orthodoxie et la scolastique catholiques. Les vérités religieuses s'incrustèrent, se cristallisèrent dans des propositions doctrinales fixes et rigides, qui devinrent rapidement, non par leur substance, mais en elles-mêmes, l'*objet* suprême de la religion. Elles rétablissaient du même coup la prépondérance et le régime de l'objectivisme faux contre lequel s'étaient élevés les Réformateurs. Le croyant ne participait point à l'élaboration de sa foi ; il la recevait toute faite des mains et sur l'autorité de la théologie. Celle-ci manquait totalement du sens de la relativité et de la progressivité des choses et en particulier de la connaissance religieuse. Elle tenait ses affirmations pour absolues et définitives.



Elle condamnait tout écart de pensée comme une déchéance de la foi. Elle dominait, elle ligotait sans réserve les esprits et les cœurs. Bref, c'était du protestantisme catholique avec tout ce que la contradiction des mots a de scandaleux : une réforme irréformable, c'est-à-dire, se constituant en opposition à son principe¹.

*

1. Ceci est vrai surtout en Allemagne et dans le luthéranisme.